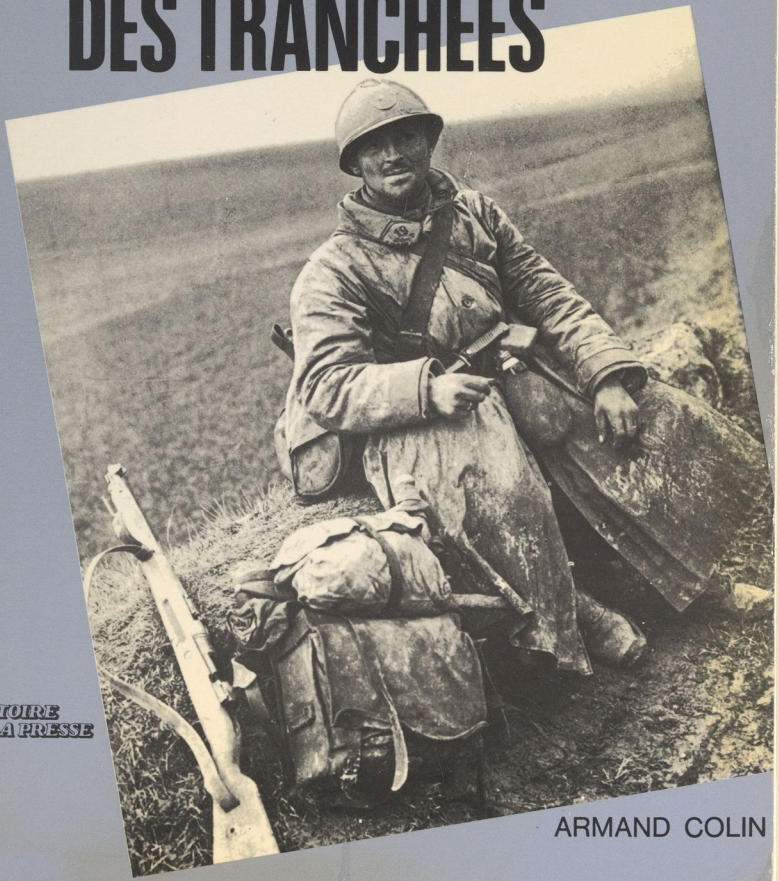
8° G
23731
(5)

14-18

STÉPHANE
AUDOIN-ROUZEAU

LES COMBATTANTS DES TRANCHÉES



HISTOIRE
IR LA PRESSE

ARMAND COLIN

14-18
LES COMBATTANTS DES TRANCHÉES

8° G
23731
(5)

223

Page de couverture : le soldat français en 1918.
© B.D.I.C. (Universités de Paris) - Musée d'histoire.

93
19.20

STÉPHANE AUDOIN-ROUZEAU

à travers leurs journaux :

14-18 LES COMBATTANTS DES TRANCHÉES

ARMAND COLIN

DI-19-12-1986-36638

A Pierre Bazin,
sous-lieutenant au 336e RI en 1915.

L'Histoire par la presse

© Armand Colin Editeur, Paris, 1986
ISBN 2-200-37108-X
ISSN 0298-1785

INTRODUCTION

Tout n'a-t-il pas été dit sur les soldats français de 1914-1918 ? A lire les centaines de témoignages laissés par les combattants eux-mêmes, on serait tenté de le croire. Pourtant, les soldats de la Grande Guerre restent des inconnus de l'histoire.

Si la masse des huit millions d'hommes mobilisés entre 1914-1918 continue de se dérober, c'est précisément parce que les récits fournis par les anciens combattants ont donné une impression d'exhaustivité trompeuse. Le défaut majeur des récits rédigés après-coup est la déformation du souvenir, et certaines réalités ont été transformées d'autant plus aisément que les anciens combattants se sont volontiers érigés en historiens exclusifs de leur expérience de guerre. Beaucoup de temps s'est écoulé avant que d'autres osent approcher un tel sujet.

De surcroît, la Seconde Guerre mondiale a porté ombrage à la guerre de 1914-1918, tout comme cette dernière avait rejeté dans l'oubli l'épreuve précédente, celle de 1870-1871. L'historiographie des soldats de 1914-1918 ne s'étant pas toujours renouvelée autant qu'elle l'aurait dû, bien des idées reçues subsistent encore sur les hommes qui occupèrent les tranchées.

Toutefois, certains aspects de leur histoire sont maintenant sortis de l'ombre. Les soldats du Languedoc, les unités françaises envoyées en Orient ou en Italie, les troupes coloniales venues combattre sur le sol français ont fait l'objet d'études approfondies. Certaines périodes de la guerre ont été analysées de près, comme les semaines fatales de l'entrée en guerre ou celles des mutineries de 1917. Mais il s'agit toujours de cas particuliers, de moments exceptionnels. Le soldat français, dans la banalité de sa guerre quotidienne, a continué de rester hors d'atteinte. C'est lui qu'il convient de découvrir à présent.

Pendant longtemps, les anciens combattants d'origine aisée et de milieu cultivé ont été les seuls à décrire leur expérience de guerre. Aujourd'hui, on exhume des témoignages de soldats issus des classes populaires, urbaines ou rurales, à mesure que l'intérêt se déplace vers ces catégories de combattants les plus nombreuses et les plus mal connues. Le moule uniformisateur de l'armée masque désormais moins bien la multitude des destins individuels, la diversité des origines sociales, géographiques, culturelles. Il reste cependant que chaque soldat a partagé avec les autres un ensemble de convictions ou de réactions instinctives qui ont créé une zone de rencontre entre tous les membres du groupe et unifié les représentations mentales individuelles. C'est dans ce patrimoine commun qu'il faut chercher la réponse à une question qui n'a pas trouvé

de solution vraiment satisfaisante. Comment expliquer l'extraordinaire ténacité des soldats français pendant plus de quatre ans, compte tenu d'une « carte de guerre » constamment défavorable jusqu'au milieu de l'année 1918 et en dépit des conditions matérielles et morales effroyables de la guerre des tranchées ? La clef de cette résistance exceptionnelle doit être recherchée dans les mentalités, dans ce qui constituait le socle de l'univers mental des combattants. Quel était leur sentiment d'appartenance à la nation, à la communauté dont ils étaient issus ? Par quelles attaches étaient-ils reliés à ceux qu'ils défendaient ? Quelle vision avaient-ils de leurs adversaires et quel sens donnaient-ils à ce qu'ils devaient endurer ? Des réponses apportées à ces questions dépend pour une part notre compréhension de la victoire de 1918.

Rien ne peut être entrepris sans un profond renouvellement des sources de documentation. Il faut traquer désormais les sources directes, les témoignages rédigés sur place, les documents bruts. La presse de tranchées, jusqu'ici négligée, offre ainsi des perspectives neuves. Rédigée dans l'instant, elle ne s'expose guère au risque de déformation du souvenir. Certes, elle ne saurait constituer la source unique sur les soldats de 1914-1918 ; toute source a ses limites, ses lacunes, ses pièges, et la presse du front n'échappe pas à la règle. Les journaux de tranchées doivent être confrontés avec les autres traces écrites, mais ils peuvent ouvrir dès à présent plusieurs pistes et permettre de jeter un regard neuf sur les soldats de la Grande Guerre.

Au moment où les derniers d'entre eux disparaissent, c'est en songeant au renouvellement nécessaire de leur histoire et en rendant hommage à ce qu'ils ont accompli qu'a été entrepris ce travail.

LA PRESSE DE TRANCHÉES

Le nombre et la diversité

A la fin de l'année 1914, la « guerre de mouvement » prend fin sur le front ouest sans avoir amené de résultat décisif. C'est alors qu'apparaissent les premiers journaux de soldats. La stabilisation du front, la longueur de l'épreuve, l'isolement des combattants et la nécessité d'entretenir le moral allaient ensuite favoriser leur développement au sein des énormes masses d'hommes désormais engluées dans une « guerre de position » interminable. Dans l'armée autrichienne comme dans l'armée allemande, la diffusion d'une « presse du front » obéissait surtout à une inspiration officielle : généralement, celle-ci était rédigée par des officiers d'état-major spécialement affectés à cette tâche. Chaque armée allemande bénéficiait ainsi d'une publication de qualité, souvent abondamment illustrée, correspondant un peu au *Bulletin des armées de la République* du côté français. La distance qui séparait les combattants allemands de leur pays et les difficultés d'acheminement des journaux nationaux avaient rendu ce type de publications indispensable. Mais les Allemands ne furent pas les seuls à pouvoir disposer de journaux rédigés à leur intention. Pour des raisons de distance un peu comparables, ce fut aussi le cas des troupes américaines et des contingents russes opérant sur le front français.

Toutefois, s'ils n'ont pas été totalement absents du côté allemand, les journaux élaborés *par* les combattants eux-mêmes et non *pour* les combattants furent plutôt le propre des armées alliées. Parce qu'ils étaient totalement coupés de leur pays occupé, les soldats belges, quoique peu nombreux, mirent sur pied un grand nombre de publications de ce type. Les troupes anglaises et italiennes en éditèrent beaucoup elles aussi, mais la plupart des journaux de tranchées furent d'origine française. Journaux de blessés et de prisonniers, journaux d'unités opérant sur le front d'Orient ou d'Italie, journaux de marins, d'aviateurs, d'artilleurs, de soldats du génie, journaux de fantassins, journaux rédigés pour une poignée d'hommes et d'autres pour toute une division : la diversité est considérable.

Certains titres sont manifestement rédigés par des troupes de première ligne tandis que d'autres paraissent élaborés dans des conditions moins périlleuses. Eux-mêmes se sont bien souvent déchirés sur cette question d'« authenticité » et ont consacré beaucoup de temps à justifier leur étiquette de « journal du front » :

Malgré son aspect confortable, *L'Écho de tranchées-ville* est bien un journal de l'extrême front, celui qui se rapproche par endroits à dix ou quinze mètres des lignes ennemies.

L'Écho de tranchées-villes
5 août 1915

Contrairement à ce que d'aucuns croient, *Le Ver luisant* est exclusivement fait à la main sur le front, tantôt en tranchée, tantôt « au repos », pendant les heures de « garde » ou aux rares moments de loisirs.

Le Ver luisant
juillet 1916

Ce petit journal du front est rigoureusement inédit et entièrement rédigé aux tranchées.

Les Échos du plateau de Craonne
15 octobre 1916

D'autres journaux allèrent plus loin, n'hésitant pas à revendiquer une certaine forme d'exclusivité ou de monopole :

Retenez ceci ! *Le Sourire de l'escouade*, organe de la 1re compagnie du 19e RI, est un des rares journaux de tranchée imprimé *sur le front*, rédigé en tranchées, (...) tiré à trois cents exemplaires.

Le Sourire de l'escouade
5 octobre 1916

Le Crocodile est le seul journal qui soit entièrement composé, dessiné, édité au front. Il veut malgré les difficultés conserver ce cachet d'originalité. Le présent numéro est imprimé à mille quatre cents mètres des boches dans un abri souterrain.

Le Crocodile,
10 et
25 août 1917

Tant d'exigences incitaient à mettre systématiquement l'accent sur les « conditions de travail » de la rédaction :

Les épreuves de ce numéro ont été corrigées dans les ruines d'un village, désormais historique, à quelques mètres des boches et sous un intense bombardement.

Le Poilu du 37
avril 1916

Ainsi, loin de s'en plaindre, nombreux étaient ceux qui se félicitaient ouvertement des difficultés de toutes sortes qu'ils pouvaient rencontrer :

Pauvre de confort mais riche d'idéal, il n'a jamais connu le bien-être de certains de ses frères grandis dans le luxe d'un local silencieux, à l'abri des intempéries et du danger... Son home à lui c'est le plus souvent un hangar ouvert à tous les vents comme celui de Belrupt, un abri souterrain tel le poste du Mardi gras, une ferme en ruine comme celle de Vaux-les-Palameix rendue intenable par les feux de l'ennemi et qui reçut d'ailleurs l'ordre d'évacuer. Mais loin d'aspirer à un sort meilleur, il se réjouit de ces conditions malaisées.

Le Rire aux éclats
juillet 1917

Le seuil de la polémique ouverte fut parfois franchi dans certains articles un peu plus virulents que les autres :

J'ai horreur des journaux du front qui n'ont d'autre gloire que d'être « les adoptés » des patriotes en chambre. Chaque semaine je reçois des canards souterrains (...) [qui], s'ils continuent, (...) feront toute la campagne sans crainte des obus.

La Suippes à demain
10 novembre 1916

Bien d'autres journaux exercèrent leur ironie au détriment de certains de leurs « confrères » jugés un peu trop à l'abri :

Nous espérons d'ailleurs qu'on entendra par « front » le vrai front, le front immédiat, et qu'on classera dans une catégorie spéciale les confrères qui, rédigés dans des états-majors, confortablement installés dans des villages d'où ils ne bougent guère, ignorent les embarras des relèves aux avant-postes et les distributions dans les boyaux.

Le Pépère
21 mai 1916

1re année N°1 — Le plus répandu dans tout le secteur 5c — Mars 1915

L'ÉCHO DU RAVIN

Journal du 41e Bn de Chasseurs... Relié par fils barbelés avec les Boches.

A nos lecteurs

La Direction de ce Journal n'ayant pu réunir les fonds nécessaires au lancement d'un nouvel organe de presse, a secouru amplis de ses lecteurs, de le leur présenter sous une forme rudimentaire... Nous avons tenté de nous mettre en rapports avec une maison d'édition. Nos réclamations n'ont point abouti. D'ailleurs, nous n'avons trouvé dans la région que des sapins, des routes, des tranchées et des Boches!

Des feuilles minutieuses dans nos bivouacs ne nous ont nullement révélé la présence de minerais ou de rotatives. Force nous est donc d'user de moyens de fortune.

Notre premier numéro paraît sur deux pages; il manque d'intérêt, mais les prochains seront plus amusants. Les collaborateurs de L'Écho du Ravin connaîtront la notoriété.

Et maintenant, amis lecteurs, préparez vos cinq centimes hebdomadaires pour que ne survient pas s'appesantir sur nous les sombres horreurs de la faillite!

La Direction

Les Commandements du Poilu

Mon cher Poilu, tu trouveras
Que c'est dur au commencement
Tout d'abord, tu t'habituera
A tirer vite et proprement.
La baïonnette fourbiras
Pour qu'elle pique hardiment.
Terrassier, bûcheron seras,
Taillieur, guenier pareillement.
Les Boches dégringoleras
Pour le plaisir, uniquement!
Centaines jours, tu te serreras
La ceinture complètement!
Si tu peux, tu te laveras
Plus moins doux fois mensuellement
Jamais tu ne te laisseras
Aller au découragement.
De temps en temps tu songeras
Que ça se tire doucement.
Et puis, s'il le faut, tu mourras
Pour la France, tout simplement!

Echos et Informations

En raison de la grande pénurie de métaux qui va s'accentuant de jour en jour, les Boches confectionnent des obus en fonte.

Comme ce dernier métal devient lui-même très rare, les usines d'Essen s'occupent de l'utilisation de la fonte des neiges!

...

Nos braves Poilus ont pu constater de visu que les obus boches n'éclataient pas toujours.

Un de nos collaborateurs, se glissant avec audace dans les environs immédiats d'une batterie ennemie, a surpris la cause de cette défaillance pyrotechnique, qu'il vous décrit en ces termes:

« Parfois, dit-il, un véritable obus est introduit dans la culasse, mais, le plus souvent, les Boches usent de stratagèmes enfantins. LES TIRENT À BLANC! Et l'un des servants de la pièce, en général employé de cinéma qui, en temps de paix faisait des bruits dans la coulisse, tire un sifflet spécial de sa poche, et imite le sifflement caractéristique de l'obus dans les airs.

« Lorsqu'il entend que le projectile devrait avoir terminé sa trajectoire, il sent un maillet frappé à proximité et frappe un coup sourd sur le caisson.

« Ainsi sont sauvées les apparences!»

Êtes-vous satisfaits de l'explication, ô Poilus, mes frères?

Première page du numéro 1 de L'Écho du ravin, journal du 41e bataillon de chasseurs ronéoté et tiré à quelques centaines d'exemplaires, qui parut entre mars 1915 et juin 1916.

Parfois, on n'hésite pas à dénoncer certains scandales :

Une amusante erreur : Gustave Téry parlait dernièrement dans *Le Journal* de notre humoristique confrère *Le Tête à Queue*, publié à la Division, et couvrait de louanges les collaborateurs, ces fiers poilus qui savaient conserver leur bonne humeur sous les shrapnells *au fond des humides tranchées* ! ! ! La blague est amusante et nous devons féliciter les directeurs du *Tête à Queue* de cette spirituelle mystification ! Souhaitons de tout cœur que les rédacteurs de ce journal demeurent dans leurs confortables bureaux et ne viennent jamais à la tranchée, ils priveraient la calme petite ville qui les héberge d'un mouvement inaccoutumé, d'élégants uniformes aux couleurs éclatantes, de jolis cavaliers vêtus avec la plus coquette recherche. Ils priveraient surtout les quelques salons bourgeois qui les reçoivent chaque semaine de séances musicales très goûtées, données par de véritables virtuoses et feraient cesser à B... une émulation artistique totalement inconnue jusqu'alors.

Marmita
30 mai 1915

Cette susceptibilité exacerbée a sa source dans le mépris qu'éprouvaient les troupes combattantes pour celles qui restaient un peu trop éloignées de la ligne de feu. Certains reproches paraissent aujourd'hui assez justifiés et il est vrai que des journaux de grande qualité et d'une authenticité certaine contrastent fortement avec de pitoyables feuilles rédigées en arrière des lignes, parfois à l'instigation d'un état-major soucieux d'organiser un véritable « bourrage de crâne ». Mais entre tel journal dont les rédacteurs sont régulièrement décimés et tel autre rédigé par quelques secrétaires d'état-major, il y a place pour un large éventail de situations. Les historiques régimentaires montrent que toutes les unités ayant eu un journal de tranchées se sont trouvées un jour ou l'autre en première ligne. Ainsi, un journal de territoriaux restés longtemps à l'abri pouvait se transformer tout à coup en feuille de combattants très exposés. L'exemple de *L'Écho de tranchées-ville* en témoigne : distribué gratuitement dans toute la 151e brigade à partir de juillet 1915, il n'a nullement l'aspect d'un journal de troupes combattantes mais plutôt celui d'un organe inspiré par le commandement. Pourtant, un an après ses débuts, six membres de sa rédaction sont tués ou blessés au cours du seul mois d'août 1916 ; le journal ne résistera pas à une telle saignée et disparaîtra quelques mois plus tard. Le cheminement du *120 court* est un peu comparable : il est rédigé à l'arrière-front par un secrétaire du chef du 120e bataillon de chasseurs. Mais celui-ci, devenu sous-lieutenant, trouvera la mort en première ligne en juin 1918.

Ainsi les contenus des journaux peuvent-ils varier considérablement au fil des mois : *Le Troglodyte*, apparu en 1915 dans une batterie du 44e régiment d'artillerie, tout d'abord insipide, sut changer de ton à partir de 1916 et gagna en intérêt. *Le Crapouillot* présente le cas inverse : créé en 1915, il reste longtemps passionnant mais ne résiste pas à la prolongation du conflit et s'affadit lentement dans la dernière année de guerre.

Les situations étaient donc assez mouvantes, évoluant au rythme des disparitions et du renouvellement des rédacteurs, des exigences de la censure ou de celle des lecteurs, et surtout au gré des aléas de la guerre et des épreuves subies par les soldats... Diverse comme la guerre elle-même, parfois insaisissable, toujours déroutante, telle fut la presse de tranchées. Aussi se gardera-t-on de tout jugement hâtif : aujourd'hui, un journal de soldats assez peu exposés nous semble moins attachant que celui d'hommes constamment confrontés à la mort. Mais, placés ou non en première ligne, il n'en reste pas moins que tous étaient plongés dans la tourmente de la guerre, qu'ils en subissaient les contraintes et les privations et que leur situation restait nécessairement très précaire.

Les journaux que ces hommes ont rédigés ne se laissent pas toujours saisir de bonne grâce. Premier obstacle : il est pratiquement impossible de déterminer avec exactitude le nombre de titres parus pendant toute la durée du conflit. Moins de deux cents sont parvenus jusqu'à nous pour l'armée française dans son ensemble, dont environ cent soixante-dix pour l'armée de terre opérant sur le front français. Malheureusement, les collections conservées ne sont que les débris d'une production nettement plus vaste dont il est très difficile d'apprécier l'ampleur avec précision. Le degré de conservation des journaux de tranchées a varié selon deux critères principaux : la date de leur apparition et leur procédé de fabrication. Les journaux apparus les premiers (fin 1914 ou début 1915) sont ceux qui nous sont le plus difficilement parvenus. Certains ont disparu corps et biens ; d'autres ont parfois laissé leur nom, mais souvent aucun exemplaire n'a pu être sauvé. C'est ainsi que le nombre de journaux conservés augmente à mesure que le conflit approche de son terme. Par ailleurs, plus la fabrication était artisanale et le tirage restreint, moins ces journaux avaient de chance d'être conservés jusqu'à nos jours. Ceux qui étaient imprimés à l'arrière en nombre important, et donc astreints au dépôt légal, nous sont bien mieux parvenus que les modestes feuilles manuscrites tirées à quelques dizaines d'exemplaires. Hélas, tous ces facteurs cumulent leurs effets au début de la guerre puisque les premiers journaux du front furent édités le plus souvent de manière artisanale. Ils n'ont donc que faiblement résisté à la tourmente.

On peut tout de même estimer que la moitié des titres de la presse du front ont été conservés : quatre cents journaux environ auraient donc été édités dans l'armée française entre 1914 et 1918. Un tel chiffre peut paraître important, compte tenu des conditions de fabrication d'un journal sur le front et de la vie menée par les soldats. Mais si l'on oublie la prouesse technique et qu'on rapporte le tirage global de la presse du front au nombre total de soldats, on est forcé d'admettre que ces derniers n'ont pu être touchés dans leur majorité par ces journaux, ou qu'ils n'ont pu l'être que de manière très sporadique.

Les rédacteurs et leurs motivations

Quels sont les hommes qui ont lancé et rédigé les journaux du front ? On ne dispose pour répondre que d'indications fragmentaires. Grâce à une liste de cinq cents rédacteurs dont le grade a pu être identifié, on peut être certain que la presse du front n'a pas été une émanation des échelons supérieurs de la hiérarchie militaire. Ce sont les soldats, les sous-officiers et les officiers jusqu'au grade de capitaine qui sont à l'origine des journaux de tranchées : les officiers supérieurs et généraux ne représentent que moins de 2 % des rédacteurs identifiés, aucun n'ayant dirigé personnellement un journal du front. La contribution très épisodique d'officiers de grade élevé à une feuille de tranchées revêtait toujours un aspect artificiel : les équipes de rédaction ont peut-être été contraintes d'y recourir de temps à autre, à moins qu'elles n'aient souhaité parfois s'abriter derrière la caution d'un officier supérieur.

Les troupes qui défendaient les positions avancées, du simple soldat à l'officier subalterne, ont donc suscité leurs propres journaux. Mais, parmi les « journalistes » du front, les simples soldats sont une minorité, un tiers du total environ. Avec ces petits

Le Numéro 0,25

30-5-15
N° 267

marmita

TÉL. BERLIN 75-120

N° 10

REVUE HEBDOMADAIRE

Anecdotique, Humoristique, Fantaisiste du 267e

Rédaction et Administration : En Campagne.

Marmita ne publie que l'inédit. Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Par un clair matin

Le sixième bataillon est rangé sur quatre lignes bleues et parallèles, face au soleil. Il y a des scintillements dans l'air; ce sont les baïonnettes qui brillent et lancent des éclats. Poilu est propre et martial, mais cela n'empêche pas Poilu d'être homme; au contraire. Aussi Poilu, aligné et obligé de rester dans le rang, car il attend le général, jette un regard sur la gauche, un regard d'envie.

Sur la gauche c'est un bouquet de pommiers. Ces pommiers sont en fleurs ce qui les fait charmants et les rend parfumés. Une lumière blonde et gaie se joue entre les ramilles, caresse les fleurs, avive leur incarnat, augmente leur blancheur. Que de poésie en l'âme de Poilu! En vérité, ce n'est peut-être pas cela qui fait couler, vers la gauche, les yeux des sections alignées. Mais sous les pommiers en fleurs un artilleur bêche la terre. Il est halé et basané, on le devine sec et nerveux. Le bourgeron clair s'ouvre sur la chemise et cela fait, en l'ombre légère qui glisse sous les arbres, une tache mouvante assez jolie à regarder. D'autant que des rais de lumière éclatante glissent entre les branches légères et les fleurs délicates; elles placent de petits ronds de soleil sur la grosse toile, sur la figure, sur le sol qu'entr'ouvre la bêche. On dirait un « plein air » de Pissarro, dit admirativement un Poilu, évadé de l'Ecole des Beaux Arts. C'est donc vers un Pissarro que regardent les sections bleues et alignées, pendant que le général ne vient pas!

Ce n'est pas très sûr, car à côté du gars de vingt-cinq ans, au teint basané, une paysanne de dix-huit ans peine — oh! peine en souriant — un rateau à la main. Elle est de bleu vêtue, sur sa tête un large mouchoir blanc semble, pour la protéger du soleil, attirer toute la lumière qui flotte sous les pommiers, ses manches retroussées laissent voir ses bras qui sont fermes et encore roses, son cou flexible se dégage du mouvement du corsage, et comme elle n'a pas de corset, elle suit les mouvements de son corps qui se courbe, se redresse, s'infléchit, [illegible] suivant les allées et venues du rateau au bout des bras, aux manches retroussées.

« Qualo bèlo drollo! » a dû se dire au premier jour l'artilleur basané, et la fille qui a entendu n'a pas compris, car elle ne parle pas le langage aux chantantes sonorités, qu'on parle vers la Garonne, dans les Landes parfumées, au pied des Pyrénées. Mais depuis ce premier jour elle a sans doute appris ce langage, du moins les mots qui voulaient dire qu'elle était une fraîche fille ou bien l'artilleur parle une autre langue.

Toujours est-il qu'aujourd'hui ils travaillent ensemble le petit jardin de la fille du Nord. Le travail les rapproche et un même rayon de soleil les embrasse. Il fait chaud apparemment car ils s'arrêtent souvent. Alors ils causent. Lui s'appuie contre le tronc d'un pommier, elle s'accoude sur le rateau dressé. Le corps ondule dans la robe qu'il remplit bien. Elle rit, il rit; puis ils se toisent.

On n'entend pas, mais on devine; c'est si simple. Il y a tant de siècles que la scène s'est jouée pour la première fois et elle est restée pourtant si fraîche, si nouvelle.

Et Poilu, les Poilus du 6e bataillon aligné, regarde, se dit...

Mais.... « Garde à vous! » Le général arrive.

A. ROUX.

Un prisonnier Boche aux Vieilles Roches

COMMENT ILS MEURENT

De l'*Echo de Paris* du 15 mai, nous extrayons ce petit écho relatant la mort du commandant Duffié que tous, ou presque tous, nous connîmes au 67e.

Le commandant Duffié, du 67e d'infanterie, a été mortellement frappé, le 6 avril, dans une attaque à la baïonnette à ...

« Le commandant a été frappé en pleine action, écrit son chef de corps, au moment où il marchait à l'assaut à la tête de la compagnie d'avant-garde. Il a superbement enlevé sa troupe en criant : « Vous allez « voir comment on charge au 67e! »

Effectivement, il a enlevé la position qu'il devait atteindre. Une balle l'a mortellement frappé et il n'a survécu que quelques heures.

Le nom de ce vaillant officier s'ajoute au tableau d'honneur de ceux qui tombèrent dans nos deux régiments.

Bocheries

Les prisonniers civils rapatriés depuis que la nourriture se fait trop rare en Allemagne, nous apportent chaque jour de nouveaux témoignages de la mauvaise foi et de la barbarie Boches.

Voici un fait typique que nous contèrent des amis personnels rentrés en France après de longs mois de captivité :

Lorsque les hordes teutonnes s'abattirent sur les villages de la Meuse elles trainaient avec elles des bandes d'hommes de tous âges, revêtus d'accoutrements bizarres et qui, avec une habileté remarquable et sous la surveillance d'officiers prussiens, fracturèrent les portes des maisons et mirent tout à sac avec une admirable méthode.

Rien n'échappait à leurs perquisitions : meubles, tableaux, livres, pendules, etc., étaient scrupuleusement emballés dans d'immenses voitures et dirigés sur l'arrière.

Ces bandits embrigadés et disciplinés étaient fraîchement sortis des prisons et maisons centrales d'Allemagne et avaient à leur disposition le matériel le plus parfait du plus moderne cambrioleur.

Et les fantassins Boches se contentaient de les regarder faire en souriant et disaient aux habitants éceurés :

« Ce n'est pas nous qui volons, vous constatez... ce sont eux! »

Hypocrites!!

gradés que sont les caporaux et les brigadiers, on atteint la moitié de l'effectif. Restent les sous-officiers et les officiers subalternes, qui comptent chacun pour un quart de l'ensemble des rédacteurs. La presse du front n'est donc pas un microcosme représentatif de l'armée française. Dans une large mesure, cette presse reste aux mains de ceux qui détiennent une parcelle d'autorité, si modeste soit-elle.

Pour autant, mesurons la diversité des situations. Un journal comme *Le Diable au cor*, qui paraît entre 1915 et 1918, compte parmi ses rédacteurs huit sous-lieutenants et lieutenants, deux capitaines et un seul simple soldat : c'est bien un journal d'officiers. *L'Écho de la mitraille*, lui, est rédigé de 1916 à 1918 par deux caporaux, quatre sergents, deux sous-lieutenants : c'est davantage un journal de petits gradés et de sous-officiers. Quant à *L'Argonnaute*, il est réalisé pendant les deux dernières années de guerre par cinq soldats et trois caporaux : c'est surtout un journal d'hommes du rang. Parfois, ces cloisonnements n'existent pas et l'équilibre paraît mieux respecté : *La Mitraille* compte par exemple dans sa rédaction six soldats, deux caporaux, quatre sergents et trois sous-lieutenants...

Sur l'origine sociale, géographique ou culturelle de ces hommes, on ne sait presque rien. Eux-mêmes répugnaient à fournir dans leur journal la moindre indication sur l'activité qu'ils exerçaient avant d'être mobilisés. Sentiment d'absurdité à l'évocation de la vie civile ? Sans doute. Cependant, on préférera voir dans cette discrétion le souci de ne pas se démarquer de la masse anonyme. Le silence sur ses origines sociales fut une obligation tacitement respectée, liée à un profond désir d'unanimité et d'effacement des barrières de classe qui restera vivace jusque dans l'entre-deux-guerres. De surcroît, la plupart des mobilisés étant jeunes, certains n'exerçaient pas toujours d'activité professionnelle avant leur départ.

Mais la mort ou la blessure grave d'un des rédacteurs levait parfois l'interdit. Ses camarades consentaient alors à livrer quelques indications sur celui qui venait de tomber. Malheureusement, un souci de respectabilité sur lequel nous reviendrons les incite souvent à mettre l'accent sur la profession des victimes lorsqu'elle leur paraissait prestigieuse et à l'« oublier » dans le cas contraire. C'est ainsi que sur les soixante rédacteurs de journaux dont le métier nous est connu, on compte seize artistes et écrivains, treize journalistes, cinq avocats ou avoués, quatre enseignants (dont un instituteur), deux médecins, trois sous-préfets et préfets, un fonctionnaire de ministère, un secrétaire général de préfecture, un publiciste, un curé, un chef de bureau, un secrétaire de député, un étudiant en droit, un employé de commerce, un rentier et huit sans profession. Indication bien partielle, mais qui suffit : les journaux de tranchées furent l'émanation de combattants issus des classes moyennes, et d'origine essentiellement urbaine. La lecture de leurs articles le confirme amplement : style, références, thèmes, humour, tout reflète la culture bourgeoise nourrie d'humanités classiques de la Troisime République, diffusée par les établissements secondaires et supérieurs à un nombre limité d'élèves. Il n'est donc pas étonnant que gradés et officiers se retrouvent en grand nombre dans la presse du front : les combattants de niveau culturel élevé ont fourni l'essentiel de son armature à l'armée française et furent les plus aptes à créer des journaux et à écrire dans leurs colonnes.

Pages précédentes : Marmita, *le journal du 267e régiment d'infanterie et sa salle de rédaction souterraine. Imprimé à Paris dès le premier numéro, en 1915, il est devenu, à partir de 1918 et à la suite de son succès, le journal de tout le corps d'armée.*

La censure et l'atmosphère d'« union sacrée » ont toutes deux contribué à instaurer un silence presque total sur leurs tendances politiques, idéologiques ou religieuses. Mais il reste l'implicite. L'état d'esprit des journaux paraît alors plutôt conservateur, sans toutefois s'écarter des principaux thèmes de l'idéologie républicaine d'avant la guerre.

On est mieux renseigné sur les pertes subies. Sur six cent deux rédacteurs dont le sort au combat nous est connu, on compte quatre-vingts morts et cent quatre blessés, soit un taux de décès de 13,2 % et un taux de blessure de 17,2 %. Le premier chiffre est relativement élevé, peu éloigné des 16 % de perte pour l'ensemble de l'armée de terre entre 1914 et 1918. En revanche, la proportion de blessés reste nettement inférieure à la moyenne de la guerre, qu'on peut estimer très grossièrement à 40 % des effectifs totaux. Toutefois, bien des journaux de tranchées n'ont fait mention des blessures de leurs rédacteurs que lorsqu'elles dépassaient un certain seuil de gravité. On constate aussi une nette disproportion entre le taux de perte des simples soldats et petits gradés et celui des officiers : le premier s'établit légèrement au-dessus de 11 % (s'écartant de cinq points de la moyenne générale de la guerre) tandis que le second dépasse 16 % (ce qui ne représente qu'un écart de trois points avec le taux de perte des officiers entre 1914 et 1918, qui est de 19 %). Mettons d'abord en garde contre ces chiffres : il est certain qu'un nombre important de morts et un nombre de blessés plus important encore échappent totalement à nos investigations, soit que tel journal n'en fasse pas mention ou qu'il le fasse sans précisions suffisantes, soit qu'il disparaisse avec la mise hors de combat de ses « journalistes ». A l'inverse, certains journaux ne désignent leurs rédacteurs qu'une fois blessés ou tués, les autres restant dans l'anonymat : ceci contribue alors à gonfler artificiellement le pourcentage des victimes.

Dès lors, que penser de ces pertes et de leur écart avec celles de l'armée dans son ensemble ? La presse de tranchées ne prend vraiment son essor qu'en 1915, et les morts de l'année 1914 n'entrent donc pas dans nos calculs. Or, les pertes de 1914 furent considérables, s'élevant à trois cent un mille hommes : si la presse du front était apparue dès le mois d'août 1914, nul doute que les pertes parmi ses rédacteurs eussent été plus élevées. Une explication supplémentaire est fournie par la répartition des journaux de tranchées selon le type d'unités. Ceux qui furent édités parmi les troupes de première ligne sont en nette majorité et représentent presque 58 % du total, la plupart étant des feuilles de fantassins.

Mais les journaux édités dans des unités laissées plus souvent en seconde ligne représentent tout de même près de 35 % de l'ensemble (artilleurs et territoriaux essentiellement, avec aussi les soldats du génie, les cavaliers et les blindés). Si l'on néglige les cas douteux ou inconnus, on peut conclure que les titres rédigés dans des unités généralement moins exposées que l'infanterie de ligne sont surreprésentés parmi la masse de journaux parvenus jusqu'à nous. Il en est de même avec les soldats des « services » ou exerçant une « spécialité » (fourriers, brancardiers, téléphonistes, vaguemestres, cyclistes, cuisiniers, etc.) qui ont fourni 10 % de la rédaction de ces journaux. Il est vrai que la réalisation d'un journal était infiniment moins difficile pour des troupes un peu en retrait disposant de quelque liberté et d'un « confort » relatif, qu'à des soldats constamment exposés, accablés de tâches et vivant dans la boue. De plus, les journaux écrits dans des unités « protégées » se révélèrent plus durables. Souvent imprimés, tirés en grand nombre et à intervalles plus rapprochés, leurs collections se sont mieux conservées.

Mais gardons-nous de tout « élitisme » de la première ligne et de tout jugement de valeur implicite. Dans l'ensemble, la vie d'un journal était aussi précaire que celle de ses rédacteurs. Ainsi, *L'Argonnaute* aura deux morts et un blessé en quatre ans. *Le Bochofage* déplorera quatre morts et un blessé au cours de l'offensive de la Somme fin 1916. *Le 120 court* compte quatre morts entre 1916 et 1918, *Les Boyaux du 95e*, trois pour la seule année 1918 ; *Poil et plume* et *Le Mouchoir*, toujours en 1918, perdent respectivement quatre et six de leurs rédacteurs. La liste est interminable, et elle est émaillée par quelques tristes records : à la fin de 1916, c'est toute la rédaction du *Sourire de l'escouade* qui est tuée dans le même trou d'obus, devant le fort de Vaux. Quant à *L'Écho du boqueteau*, il comptera dans ses rangs treize tués et trente-sept blessés entre 1915 et 1918 et ne survivra à pareille saignée que grâce au constant renouvellement de ses rédacteurs. Ce fut très souvent l'hécatombe parmi les journaux des troupes d'infanterie, mais il ne faut pas croire que les titres édités dans d'autres armes ont été totalement épargnés : si la liste de leurs victimes est moins tragiquement longue, très peu furent totalement à l'abri. La mort a donc frappé largement, sinon uniformément, et la plupart de ceux qui ont écrit dans la presse de tranchées n'ignoraient rien des réalités de la guerre et de ses dangers.

Dans de telles conditions, quels motifs avaient-ils d'éditer ces journaux ? La réponse à cette question est plus difficile qu'il n'y paraît, car leurs objectifs proclamés dissimulaient souvent des motivations plus secrètes. Le désir de distraire les combattants fut très souvent mis en avant. Des journaux comme *Allons-y gaiement, l'Anticafard, Gardons le sourire, La Musette, Notre rire, Le Quand même, Le Rire aux éclats* ou *Le Sourire de l'escouade* affichent jusque dans leur titre cette volonté d'entretenir le moral des troupes. D'autres l'ont fait dans leur premier éditorial :

De prétention, nous n'en avons aucune que celle de vous amuser un moment, entre deux marmites, voir (sic) même entre deux corvées ; et si nous avons pu, ne serait-ce qu'un instant, vous procurer un moment agréable, nous serons trop heureux d'avoir atteint ce but.
Le Poilu
décembre 1914

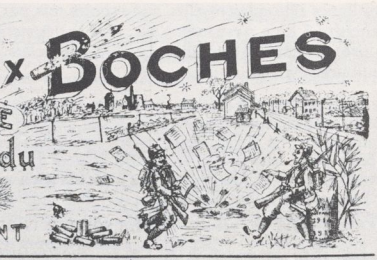
Dans la cave ou dans la tranchée, quand les heures seront longues, que le souvenir du pays ou des copains disparus deviendra plus triste, quand surgira l'ennui, *Marmita* sera là pour chasser le cafard.
Marmita
10 janvier 1915

L'Écho rit...dort s'efforcera de vous distraire un peu dans les heures pénibles que nous traversons et où le moral a tant besoin d'être soutenu.
L'Écho rit...dort
1er mai 1915

Nous n'avons d'autre but que d'égayer, de faire rire ceux qui ont souffert et quelquefois, oh ! bien rarement, pleuré.
Le Pou
juin 1915

Ces professions de foi assez caractéristiques du début de la guerre se raréfièrent les années suivantes. Certains continueront pourtant jusqu'en 1917 à vouloir entretenir un moral défaillant :

Nous espérons être assez forts pour engager le bon combat contre ce maudit cafard, de qui nous vient tout le mal, contre ce cafard « monstre » qui parfois nous torture si atrocement et voudrait semer des ravages dans nos rangs : le combattre et... nous n'osons ajouter le vaincre, telle sera la raison d'être primordiale de cette feuille.
La Gazette du créneau
5 septembre 1917



N° 8 -AVRIL 1916 -

FACE AUX BOCHES
est distribué gratuitement
à tous les militaires du Régiment

Pour renseignements et abonnements
s'adresser *Face aux Boches*, secteur postal 78
au 78e Rég. Territorial, 1re Compagnie

La Paperassite

La paperassite est une maladie singulière qui sévit un peu dans tous les pays d'Europe, mais plus particulièrement en France. Malgré tous les efforts tentés jusqu'à présent non seulement il n'a pas été possible de la faire disparaître, mais même d'enrayer les progrès qu'elle fait d'une façon constante et sûre.

Elle atteint l'homme à partir de l'âge adulte, car l'enfant en est radicalement exempt. Il en est de même de l'homme de sport, ainsi que de celui qui vit ordinairement à la campagne. Pour qu'elle atteigne toute sa gravité et tout son développement, il faut que le sujet vive dans l'air confiné d'un ministère, d'une compagnie ou d'une administration quelconque. On sait que cette maladie consiste pour celui qui en est atteint, en une sorte de phobie du papier blanc, lequel sitôt qu'il lui tombe sous la main est en fort peu de temps couvert de taches noires, plus ou moins bizarres, de traits espacés suivant un ordre qui paraît avoir été voulu. Dès que la feuille de papier a subi cette transformation, elle devient paperasse (d'où le nom de paperassite) et n'est plus bonne qu'à être empilée dans les cartons verts ou rouges d'où nos arrière-petits-enfants les extrairont peut-être un jour pour juger jusqu'à quel point le mal aura fait ses ravages.

On avait pensé un instant, étant donné justement que ceux qui vivent au grand air, sont réfractaires à cette affection, qu'elle serait très fortement diminuée par la guerre actuelle qui ainsi qu'on le sait, se passe en pleine campagne là où les feuilles de papier sont en général assez rares.

Au début, en effet, on a pu constater une certaine amélioration, mais la guerre de tranchées par la station prolongée à la même place a, en fort peu de temps, amené une recrudescence très sensible du mal et on peut dire aujourd'hui que l'armée en est très sérieusement atteinte.

De récents travaux entrepris ont permis de cataloguer les feuilles de papier noircies en diverses catégories. On y trouve les comptes rendus, les états, les rapports, les situations et toutes sortes d'autres modèles, qui pour un savant ne sont pas dénués d'intérêt. Ce qui est le plus curieux, c'est que malgré les difficultés matérielles occasionnées par la gerre, ceux qui sont atteints de cette manie, ne peuvent s'y soustraire et qu'ils noircissent du papier avec une certaine jouissance, se servant pour cela de tout ce qui leur tombe sous la main.

Certains chefs et non des moindres, ont tenté de réagir contre ces dispositions, mais leur effort a été vain et la situation est arrivée à un point tel qu'il est fort peu probable qu'aucun remède soit susceptible d'être conseillé utilement.

J. B.

DIALOGUE ENTRE POILUS

scène d'actualité

« Dis donc, vieux, tu connais le tuyau?

— Non

— Eh bien! je l'ai: la Division est relevée

— Tu ne vas pas recommencer à te f...i-che de moi, tu vas me dire que nous allons à Satory, sans doute ?

— Non, je t'assure : cette fois, nous allons être relevés définitivement

— Oui, on la connaît,[8] celle là : ça fait bientôt deux ans qu'on nous la sert, ça ne prend plus beaucoup

Les voix s'éloignent puis se perdent

L'Officier de détails

Bien que n'étant pas commerçant, il tient un magasin de *soldes*. Malgré cela, ne croyez pas qu'il en profite pour s'habiller richement avec les laissés pour compte des grands *batailleurs*.

Calculateur émérite, n'a jamais reçu d'observations. Cependant, il ne se froisserait pas d'un rappel à l'ordre... de la Division. Ce ne serait pas pour lui un rêve de détail, mais un rêve de Detaille.

Absorbé entièrement par ses calculs, il ne quitte son labeur que lorsque ses *calculs* (pas ceux de la tête), l'y obligent.

Aime les comptes justes, c'est-à-dire les comptes de faits et non les *contes de fées*. Il ne se sépare jamais d'une sorte de sac, dont le nom, celui d'un brave, est un honneur chez lui (sac-Hoche). Ceci n'est pas un calembour *long* (1).

Périodiquement, les officiers vont chez lui, et doivent en remporter des documents précieux, car on les voit de loin, serrer ceux-ci dans leur portefeuille.

Nous supposons qu'il nous cache quelque chose. Quoi? Nous l'ignorons, nous pensons qu'il doit être un philatéliste consommé, car à la fin de chaque mois, il nous demande quelques décimes pour le timbre. Comme la majeure partie des hommes du Midi, l'officier de détails du 76e possède une voix de ténor qu'enviérait Caruso. Ses succès ne se comptent plus : une demoiselle (1) nous a avoué en rougissant : « je donnerais bien volontiers cent sous pour posséder le timbre de sa voix ».

Gageons que cet officier donnerait davantage pour posséder la demoiselle.

L. D.

(8) *Car tel est le nom de notre officier de détails*

(1) *Demander son signalement à sa photographie aux bureaux de notre Rédaction :*

Face aux Boches, *journal de la 7e compagnie du 76e régiment d'infanterie territorial, composée de soldats plus âgés et moins exposés. Il paraît jusqu'en novembre 1918.*

Ces lignes répondaient-elles aux espoirs mis par le commandement dans la presse de tranchées ? Rien n'est moins sûr, tant le désenchantement y est perceptible. Évoquant sa propre ligne de conduite, *Le Rire aux éclats* tient aussi des propos qui résonnent douloureusement :

De ses pages joyeuses destinées à distraire ses compagnons d'armes, à les faire rire ou simplement sourire, *Rire aux éclats* s'efforce de proscrire les récits qui évoquent de trop douloureuses visions : nuits passées au poste d'écoute dans la boue glacée, charge à la baïonnette, combat à la grenade, notes vécues sur l'évacuation des grands blessés, etc. Son sacerdoce consiste (...) à lui raconter (...) de banales petites histoires qui lui feront oublier la tristesse de l'heure et non à replacer le lecteur (...) dans son véritable milieu de douleur et de mort.

Le Rire aux éclats
juillet 1917

En juin 1918, c'est au tour de *L'Écho du boqueteau* de se résigner à une gaieté factice :

Adressant un souvenir ému à ceux qui, avant moi, ont collaboré à notre œuvre, maintenant morts ou prisonniers, je leur promets de maintenir de mon mieux dans notre feuille la camaraderie, la gaieté et l'humour (...) nous allons nous efforcer de donner à notre petite feuille une impulsion nouvelle (...) Et vive la gaieté, toujours et quand même !

L'Écho du boqueteau
juin 1918

S'ils n'hésitent pas à souligner la détresse des combattants, tous ces journaux persistent à explorer les voies d'une certaine forme d'évasion, à exprimer leur volonté d'échapper à cette atmosphère de misère et de mort. Mais comme le suggère la manchette de *La Guerre joviale*, dérision et gaieté sont-elles autre chose qu'une simple façade ?

L'humour et la mort ne sont qu'une même chose.

La Guerre joviale

Si la marge est mince entre le rire et les larmes, elle l'est également entre le rire et la colère : c'est ainsi que *Notre rire* devient *Notre ire* en 1918, grâce à une « coquille » typographique volontaire.

Outre l'entretien du moral, la presse de tranchées se proposait parfois de stimuler l'« esprit de corps » et de renforcer les liens de solidarité entre les hommes d'une même unité :

Cette feuille n'aura d'autre but que de renseigner nos amis sur la vie du régiment et de resserrer, davantage encore s'il est possible, les liens d'amitié qui les unissent.

Le Poilu du 6-9
1er août 1916

De là à vouloir maintenir la discipline et le respect de la hiérarchie, il n'y avait souvent qu'un pas :

Voici du reste le programme que nous nous sommes tracé à *L'Écho detranchées-villes* : distraire les poilus en maintenant le diapason de leur moral. Exalter leurs sentiments du devoir militaire et de la discipline. Entretenir l'esprit de corps.

L'Écho de
tranchées-villes
3 juin 1916

Propos assez rares, mais qui témoignent du souci de certains officiers d'utiliser les journaux de tranchées pour maintenir l'ordre et la discipline chez leurs hommes. La plupart de ces feuilles eurent toutefois des préoccupations moins exclusivement militaires. Les premières apparues, à la fin de l'année 1914, se donnèrent pour objectif

d'informer les soldats et de remplacer la presse officielle, mal acheminée jusqu'aux premières lignes. C'est ce que cherchait *L'Écho de l'Argonne*, dont le premier numéro, à peine plus large que la paume de la main, date du 26 novembre 1914. Ce journal allait être distribué pendant quelque temps aux troupes du 2e corps d'armée, à raison d'un tirage tous les deux ou trois jours :

Les sympathiques touristes qui prennent actuellement l'air dans l'Argonne s'étant plaints que les grands journaux n'arrivaient à eux qu'avec une certaine irrégularité, il est nécessaire de combler cette lacune par un journal d'un format commode pouvant être lu facilement dans la tranchée et porté sans fatigue dans la cartouchière. Ce journal particulièrement bien renseigné fournira tous les jours les renseignements de la dernière heure sur les événements qui se passent actuellement en Europe et dans la Gruerie.

L'Écho de l'Argonne
26 octobre 1914

Ce souci d'informer était lié, nous l'avons dit, à l'absence de service postal encore bien organisé, mais aussi à la persistance de l'idée de guerre courte. Aussi l'installation définitive dans la guerre de position allait-elle priver ce type de journaux de toute raison d'être. Alors, par un curieux retournement de situation, la presse du front prendra son essor à partir d'un violent rejet de l'information :

Pourquoi nous existons ? (...) Tout simplement parce que nous, poilus de 1914, 1915 et à venir, déclarons que les journaux qui existent nous ennuient depuis le jour où nous les reçûmes pour la seconde fois.

La Guerre joviale
août 1915

C'est en réaction contre une presse civile qui les écœure que les combattants ont créé leurs propres journaux. Le nom de certains titres parisiens sont d'ailleurs repris et tournés en dérision (*La Vie poilusienne, Le Bulletin désarmé, l'Indiscret des poilus, La Guerre joviale,* etc.). Même les manchettes des journaux du front se plaisent à pasticher celles de la « grande presse » : l'un d'eux se présente comme « littéraire, périodique, scientifique, caustique et censurable », un autre s'affirme « résolument périodique et même hebdomadaire ». Quant au *Crocodile*, il se veut « l'organe du sous-sol paraissant ventre à terre... ».

Certaines feuilles de tranchées ont également tenté d'enraciner chez leurs lecteurs le sentiment de la « grandeur » de la tâche. La composante patriotique est alors plus affirmée, et certains journaux affichent même un triomphalisme cocardier, voire un bellicisme germanophobe ; telle est l'origine de titres comme : *Bellica, Le Bochofage, Le Cran, le Cri de guerre, Face aux boches, Jusqu'au bout, On les aura, On progresse, Le Vide-boche,* etc. Plus explicite, *Le Clairon territorial* écrit :

Nous vous proposons de faire œuvre patriotique, de soutenir et d'enflammer les courages, de mettre en relief les raisons de nos luttes sanglantes, de prouver la légitimité de notre confiance dans le succès, de nous aguerrir, de nous rendre enfin plus digne de la victoire. Peut-être quelques organes qui paraissent sur le front sont-ils trop exclusivement soucieux de faire passer le temps d'agréable façon (...) Nous voulons surtout nous adresser à l'esprit et au cœur du soldat français et lui montrer que son rôle pénible et dangereux est noble, est sublime et qu'il doit le remplir avec toute son âme. Nous voudrions rendre le soldat encore plus conscient de la grandeur de sa tâche.

Le Clairon territorial
juin 1915

Parfois, ce souci didactique se veut plus éloigné de la guerre proprement dite, même s'il dissimule mal le paternalisme de beaucoup de gradés ou d'intellectuels à l'égard du reste de la troupe :

Distraire, amuser, avons-nous dit, nous ajouterons, pour terminer ce programme déjà vaste : *instruire*. Pourquoi pas ? Pourquoi faudrait-il que le soldat de France, l'immortel poilu soit jugé indigne de meubler utilement son esprit et traité comme tel ? (...) Pour le moment, pensons un peu à l'après-guerre, c'est un devoir sacré aussi celui-là ! (...) Travaillons donc un peu aussi, *La Gazette* y aidera de son mieux ses lecteurs en publiant sous une forme accessible à tous des travaux scientifiques, historiques, littéraires.

La Gazette du dauphin
septembre 1917

Tant de bonnes intentions proclamées s'expliquent par les contraintes qui enserraient les journaux de tranchées. Pour pouvoir paraître, leurs premiers numéros étaient généralement très conventionnels ; par la suite, ayant fait leurs preuves, ils pouvaient s'affranchir de certaines entraves.

Pourtant, plusieurs montrèrent dès leurs débuts des préoccupations originales, telle cette volonté de témoigner de toutes les épreuves infligées aux combattants :

Ces récits que l'on répète dans les cagnas, dans le repos des cantonnements quand l'heure est longue, il faut les sauver de l'oubli (...) Nos camarades de tous grades doivent leur témoignage à leurs frères d'armes, à l'histoire.

Poil et plume
mai 1916

C'est sans doute *Le Crapouillot* qui montra le plus d'obstination à poursuivre dans cette voie :

S'écartant de l'optimisme béat et de l'héroïsme grandiloquent des feuilles de l'arrière, aussi bien que du ton perpétuellement « rigolo » de certains journaux de l'avant, *Le Crapouillot* cherche à montrer loyalement le « bonhomme » tel qu'il est, en constatant son inaltérable bonne humeur mais sans dissimuler ses souffrances ni ses angoisses.

Le Crapouillot
septembre 1916

Un an plus tard, le même journal manifestera avec encore plus de force son désir de faire entendre la voix de tous les combattants :

Le Crapouillot fut d'abord la gazette humoristique et ironique de Parisiens poilus décidés à ne « pas s'en faire » (...) Les mots de poilus s'épuisent. L'humour de tranchée devient à la longue fastidieux (...) *Le Crapouillot* résolut de donner à ses lecteurs une vision plus vraie et plus sincère de la terrible mêlée. (...) Dans sa seconde année, élargissant son programme, [il] accueillit les impressions de combattants de toutes les armes — ce qu'aucun journal du front n'avait fait — et s'efforça de donner une vision complète de la bataille moderne.

Le Crapouillot
mai 1917

Témoignage devant les autres, civils et soldats. Témoignage devant l'histoire, signe que ces hommes étaient bien conscients de vivre une expérience humaine absolument exceptionnelle. Témoignage devant eux-mêmes : écrire, éditer un journal, être lu, c'était reconquérir une dignité, c'était s'élever au-dessus de l'anonymat, du nivellement, de la médiocrité de la guerre au quotidien :

L'idée de ce petit canard naquit un jour de l'impérieux besoin d'une vie moins exclusivement matérielle et de la nécessité de chercher un dérivatif aux sombres préoccupations de camarades que six mois de campagne prédisposent au noir cafard.

Télémail
18 février 1915

C'est avec plus de franchise encore que *L'Écho des marmites* fait part des motivations profondes de ceux qui le rédigent :

Les journaux publiés sur le front se multiplient tous les jours, ce qui prouve leur succès. Ce succès est dû à plusieurs causes, d'abord le plaisir pris par leurs rédacteurs, pour se délasser l'esprit de la vie monotone des tranchées, à employer les quelques heures de repos passées dans des villages presque toujours évacués, puis la joie de pouvoir adresser aux leurs un souvenir de la campagne, et enfin pour ceux qui reviendront, celui de lire plus tard avec recueillement ces quelques feuilles pleines de souvenirs.

L'Écho des marmites
20 avril 1915

Deux ans plus tard, on trouve ailleurs un témoignage assez comparable :

Tuer le temps n'est pas un but. C'est pourtant notre seule raison d'être. Tuer les longues heures d'oisiveté au front, tuer le cafard, et par surcroît tuer aussi la légende du poilu ne s'occupant que de la « gnôle », de la « croûte » et de ses « totos » (...) Le poilu pense, médite, lit, écrit, il s'intéresse à toutes les manifestations de la vie, par lesquelles il s'évade des contraintes quotidiennes et des angoisses qui lui pourraient venir du perpétuel danger où il vit.

Tacatacteufteuf
15 janvier 1917

Ainsi n'est-on guère surpris d'apprendre que le rédacteur de *L'Écho du boqueteau*, tué en 1917, ait consacré une grande partie de son temps et de ses forces à faire vivre son modeste journal :

Le Directeur de *L'Écho*, Léon Rodier, mort au champ d'honneur. Il n'avait cessé (...) de lui consacrer les courts instants de repos que lui laissait la vie de tranchée (...). L'ingénieux mécanisme qu'avait imaginé Rodier pour perfectionner nos presses et l'imposante « rotative » faite de vieilles cannes à parapluie au bec recourbé nous accompagna jusqu'en Champagne (...). Le tirage de notre journal (...) constituait pour lui une véritable passion.

L'Écho du boqueteau
19 mars 1917

Se distraire. S'évader. Mais aussi faire éclore un peu de beauté dans la laideur de la guerre... Ces journaux s'y emploient avec un souci de qualité très significatif :

Aujourd'hui, *L'Écho des dunes* est arrivé à sa forme définitive, c'est-à-dire qu'il prendra le caractère d'une véritable revue du front, artistique, joyeuse et documentaire, qui ne comprendra pas moins de douze pages avec un supplément facultatif (...) Notre but est désormais de donner à nos camarades un journal, sinon le plus intéressant, du moins le plus beau parmi les journaux de tranchées.

L'Écho des dunes
avril 1917

Un tel souci esthétique pousse les journaux du front à améliorer sans cesse leurs moyens d'impression, à tenter de reproduire des dessins ou des photos, à réaliser parfois des « tirés à part » qui peuvent paraître luxueux compte tenu des conditions de fabrication. Certains tentent même d'utiliser la couleur, au prix de mille difficultés et pour un

N° 7

Abonnement. — Un an : 5 francs.
TOUTES COMMUNICATIONS ET MANUSCRITS DOIVENT ÊTRE ADRESSÉS :
LE POILU DU 37
37e de Ligne — 3e Bataillon. — SECTEUR POSTAL : 126

Le Numéro :
10 c.

Aux jeunes Poètes morts pour la Patrie

O jeunes hommes, vous qui chérissiez la Lyre,
Et de qui l'idéal fut un vers bien sonnant,
De par le feu qui gronde et le fer qui déchire
La terre au sein glacé vous garde maintenant.

Sur des routes parfois diverses ou contraires
C'est vers le même but que vous alliez, c'est vers
Le temple de cristal où se devinent frères
Tous ceux qui communient dans l'amour des beaux vers.

Mais, lorsque retentit l'appel hautain des armes,
Vous avez bien connu, clairs esprits, nobles cœurs,
Que les plus beaux des vers avaient perdu leurs charmes
Et qu'il n'était qu'un rêve au monde, être vainqueurs.

Quel destin que celui qui pour vous se termine!
Quand Hellas fut sauvée et le Mède vaincu,
Sophocle adolescent dansait à Salamine;
Sophocle fut moins grand : il avait survécu.

Pour vous le monde était une immense merveille;
Vos sens en saisissaient les plus rares frissons;
Vous saviez conquérir, de l'œil et de l'oreille,
Un sublime butin d'images et de sons;

Vous étiez des élus, puisque la Douleur même
Semblait vous réserver ses gestes les plus doux,
Elle qui compensait par le don du poème
Le mal qu'elle avait fait en s'abattant sur vous;

Et maintenant.... — Pourtant ne cherchons pas la rime
Du vers interrompu par le bruit des canons.
Vos livres commencés ont une fin sublime;
La plus durable gloire est vouée à vos noms!

La mort a vainement élevé sa barrière;
Vous êtes près de nous; vous nous parlez tout bas;
Vos œuvres à nos yeux ruissellent de lumière,
Vos phrases ont des sens qu'on ne soupçonnait pas.

L'écho des mots jaillis de vos cœurs sans reproches
Nous paraît, au delà des terrestres instants,
Comme l'hymne pompeux et sacro-saint de cloches
Résonner jusqu'au bout de l'Espace et du Temps.

Au temple que, jadis, vous eût bâti la Grèce,
On aurait vu Hébé, toute d'ivoire et d'or,
Le visage éclairé d'une grave allégresse,
S'avancer en chantant au devant de la mort.

Veillez sur nous du fond des Plaines Élysées,
Protégez-nous du haut du paradis chrétien,
Que votre exemple exalte à jamais nos pensées,
Reste notre conseil et soit notre soutien.

On se confie à vous; c'est sur votre mémoire
Que ceux qui survivront se jurent désormais
De guider tous les cœurs vers cette pure gloire
Dont vous avez d'un coup occupé les sommets.

Vous leur inspirerez les grands vers nécessaires,
Fiers, virils, présageant les triomphes certains;
Vous étiez autrefois nos égaux et nos frères,
Vous êtes maintenant nos héros et nos saints;

Et ceux de qui le chant vous tresse une couronne,
O poètes-soldats, se gardent d'oublier
Que, sauf dans la bataille, où le laurier foisonne,
Un poète, en ce jour, n'a plus droit au laurier.

CHARLES DERENNES.

Le journal du 3e bataillon du 37e de ligne s'est d'abord intitulé Le Poilu déchaîné *; il comportait un supplément littéraire,* La Musette, *manuscrit et ronéoté. A l'origine, imprimé et tiré entre 2 000 et 3 000 exemplaires, il devient* Le Poilu du 37, *et faute de moyens, est ronéoté à partir de mars 1918.*

L'HISTOIRE PAR LA PRESSE

14-18

STÉPHANE
AUDOIN-ROUZEAU

LES COMBATTANTS DES TRANCHÉES

Tout n'a t-il pas été dit sur les soldats de 14-18 ? On serait tenté de le croire et pourtant le soldat français dans la banalité de sa vie quotidienne, reste bien un inconnu de l'histoire.
Les conditions matérielles et morales de la vie dans les tranchées, les liens ambigus mêlés de fascination et de ressentiment vers l'arrière, l'univers mental des combattants sont restitués ici par la presse des tranchées, ces feuilles imprimées sur le front que Stéphane Audoin-Rouzeau, assistant d'histoire contemporaine à l'université de Clermont-Ferrand, a dépouillées et analysées pour la première fois.
On trouvera à la lecture de ces documents bruts mais singulièrement évocateurs, la réponse à une question que l'on n'a cessé de poser. Comment expliquer l'extraordinaire ténacité des soldats français pendant plus de quatre ans, compte tenu d'une « carte de guerre » défavorable et en dépit de conditions de vie effroyables ?
Ce livre n'est pas une nouvelle histoire de la Guerre de 14-18, mais avant tout une étude des mentalités qui projette une lumière originale sur la psychologie de ceux qui furent les acteurs de ce drame collectif.

P 1106

ISBN 2-200-371
ISSN 0298-1785

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du CNL Centre national du livre